

ORGANE DE L'ŒUVRE DE LA CATHEDRALE DE MONTREAL.

*Redige en collaboration.*

*Bureaux : Archembe, Montreal.*

ANNÉE 1886.

MONTREAL, SAMEDI, 26 SEPTEMBRE.

No. 26.

## Sursum Corda.

When raising from thy bed  
Thy weak and weary head,  
After the watches of the sleepless night,  
Oh! thrust all care aside,  
Fling back the shutters wide,  
Drink in the glorious morning air and light.

Look at the verdant lawn,  
So radiant in the dawn,  
Its grasses and its mosses softly dallying with the breeze,  
The lily holding up  
Its snowy sew-gemmed cup,  
And the ivy lightly swinging from the trees.

List to the merry notes  
Poured from the tiny throats  
Of the flithe songsters in yon rustic bower,  
The swallows from the caves,  
The cushat from the leaves,  
And the joy from the old ancestral tower.

Hear the gentle maiden's song,  
As she gaily drives along  
The heifers to their pasture on the plain;  
And the sharp, metallic ring  
Which the dewy zephyrs bring  
From the sickles that are sharpening for the grain.

Oh! courage in the morn,  
Eradicate the thorn  
Of despondency that gnaws into thy soul!  
Let nature's smiling face  
Impart to thee the grace  
To be up and march bravely to thy goal.

To thy goal, though on the way,  
Through the changes of the day,  
There be sorrows that await thee with their sting;  
Advance with step elastic,  
And unto thy spirit plastic  
Let the cheer and hope of morning ever cling.

Kneel in thy sunny chamber,  
And let thy prayer clamber  
To the master of the noble heart and brave:  
Ask that thy purpose nerving  
He may keep thee e'er unsevering  
In thy courage and thy fealty to the grave.

LACLEDE.

*Montreal Gazette.*

## MONSIEUR BOUQUET

Irons-nous au théâtre ou au bazar ?  
Serons-nous frivoles ou charitables ?

Il est très gênant quelquefois  
D'avoir l'embarras du choix.

Mais ici la gêne doit disparaître et l'embarras n'être plus qu'un vain mot. Entre l'actrice qui promène sa suffisance sur la scène et la jeune fille modeste et charmante, qui sacrifie ses loisirs et les charmes du foyer pour les fatigues d'un bazar d'un mois, il y a tout un océan. Aussi cette dernière doit-elle cueillir tous nos suffrages.

Eh bien, il y a encore des esprits assez légers pour accorder une préférence intempestive à l'actrice.

Oscar Bouquet appartenait à cette catégorie. S'il devint plus sage par la suite et oublia le théâtre pour le bazar, il devait en remercier son nez grec. On méprise souvent cet appendice ambitieux qui, chez certains politiciens, est toujours au vent, mais il a bien plus de tact qu'on ne le croit généralement et il n'est que juste, messieurs :

.....qu'il partage  
Les éloges que vous donnez :  
Que serait le plus beau visage  
Si l'on n'y voyait pas de nez ?

Oscar Bouquet venait donc de poser pour la dernière fois devant son miroir. D'un coup de peigne, il avait mis la dernière touche à une raie fillette des plus artistiques, puis s'étant bien assuré, par une série d'oscillations et de pirouettes familières aux muscadins, que son monocle, son mouchoir de soie et son petit bouquet de géranium étaient bien en vue, il avait franchi gravement le seuil de son logis, faisant un élégant moulinet avec sa badine de roseau et exaltant en lui-même, la supériorité, comme lieu d'amusement, du théâtre sur les bazars.

—“Oui, se disait-il. C'est bien décidé. Je vais au théâtre. C'est bien plus économique que ce méchant bazar. Pour cinquante centins, du moins, au théâtre on s'amuse et l'on n'a pas à redouter le lendemain les grimaces de son tailleur. Je ne suis point du calibre de Pietro, moi, pour oublier mes créanciers devant un sourire de fillette. Qu'a-t-on pour cinquante centins au bazar ? Un remerciement banal, un rire ébauché, et c'est tout. Belle consolation, vraiment. Si une piastre suffisait, encore, mais non ! Seule elle s'ennuie, il lui faut une compagne, puis la bisbille éclatant, il en faut une troisième pour les séparer, puis une quatrième pour protéger la plus faible et ainsi de suite jusqu'à la ruine complète d'un gentilhomme correct et désintéressé. C'est la comédie des prunes qui se répète, ni plus ni moins, et je la connais trop pour donner dans le panneau.”

Il est d'une probité rare, n'est-ce pas, ce monsieur Bouquet. Il aime ses créanciers, et pour les satisfaire il poussera l'héroïsme jusqu'à oublier les frais minois du bazar !

Don Quichotte est enfoncé, les moulins à vent sont vaincus. Mais hélas, Achille était vulnérable au talon et Oscar Bouquet... à son appendice nasal. Ses oreilles étaient bien en sécurité, ses yeux noirs aussi ; il lui était donc inutile de s'attacher au siège du premier véhicule venu pour passer devant la cathédrale, tout comme certain héros de l'âge mythologique se faisait attacher au mât de son navire, pour échapper au chant fatal des Sirènes ; mais il avait oublié son nez... son nez aristocratique, qui ne flairait que les émanations les plus exquises et les plus aromatiques... son nez qui ne put résister aux émanations parfumées qui s'échappaient par les ouvertures de la grande cathédrale : parfums de mets savoureux, parfums de fruits vermeils, parfums de roses épanouies, parfums de ramilles de sapins. Que lui faisait, à lui, les œillades et les riches toilettes des belles des fauteuils d'orchestre, les périodes amoureuses des Roméo et des Juliette ou les baisers à l'ombre des feuillées factices de la scène ? Il n'y voyait rien, n'y entendait goutte et ne sentait que trop les particules de l'air réchauffé de la salle du théâtre. Il se moquait bien d'Oscar et de ses créanciers. Etant à l'avant-garde il savait bien que ce dernier le suivrait bon gré mal gré. En vain Oscar supplia-t-il son nez d'être raisonnable, d'avoir pitié de ses résolutions et surtout de ses écus, ce dernier fut inflexible et notre héros dût le suivre dans la vaste cathédrale. Mais ici une surprise des plus agréables l'attendait. L'aventure tient tellement du roman et semble si invraisemblable pour être vraie, que je vous la donnerais en mille, vous ne devineriez rien. Un débiteur !... un débiteur repentant qu'Oscar n'espérait plus revoir et qui vint lui remettre poliment, en belles pièces luisantes, le plein montant d'une créance considérée perdue !

Oscar fut si touché de cette merveilleuse restitution qu'il se crut en dette avec le bazar et se décida à recevoir les hommages des nombreuses jeunes filles, en robe noire, à coiffe blanche et à brassard aux couleurs épiscopales qui portaient, celle-ci une brioche, celle-là un coussin et cette autre un volume.

—Ah ! monsieur Bouquet, dit une jolie blonde, portant une poupée, c'est la Providence qui vous amène à ce bazar. Vous cherchiez une compagne, en voici une. Prenez un coup et vous verrez bientôt votre demeure embellie, égayée, parfumée...

—Mais, mademoiselle, que vais-je faire avec une poupée qui ne sait ni parler, ni marcher et qu'on dirait importée de la ville de Lilliput ? J'avais rêvé une autre compagne que celle-là.

—C'est celle qui vous est destinée, vous dis-je. Voyez comme elle vous aime déjà. Ses yeux sont tout brillants d'amour, ses lèvres semblent murmurer de douces choses et ses joues ont la teinte rougissante d'une fiancée. Ne craignez rien, monsieur Bouquet, prenez un coup sur cette poupée et vous serez surpris de la métamorphose, l'amour que vous éprouvez déjà pour elle suffira pour la faire vivre et grandir !

Et Oscar, presque convaincu, de s'inscrire sur le livret traditionnel, en n'oubliant point toutefois sa spirituelle interlocutrice et la poupée... amoureuse.

Il serait trop long d'énumérer les escarmouches dont



MADAME L. S. OLIVIER,  
Assistante-trésorière de la section St Jacques, au bazar de la Cathédrale,  
Décédée le 7 Septembre 1886.

Oscar fut par la suite l'objet, soit pour des albums, pour des bannières peluche brodées avec chenille, pour des pelottes bleu-pâle ou des bonnets de satin rose.

Il croyait avoir enfin payé tribut à toutes les exigences, à tous les caprices, mais il avait oublié les bouquetières qui l'assaillirent comme un essaim d'abeilles et firent pleuvoir sur lui tant de petits bouquets que son habit en était tout émaillé, et qu'il en avait même, à foison, jusque sur son digne couvre-chef : bref, on aurait dit un bouquet vivant !

Cela coûta à Oscar bien des quinze centins, mais aussi que d'honneurs cela lui valut et comme il pouvait répéter avec raison, après Sedaine :

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie  
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !

Les demoiselles et les dames, sur son passage, lui faisaient leurs plus aimables sourires et leurs plus gracieuses révérences. Il était choyé, dorloté, caressé. C'était monsieur Bouquet par ici et monsieur Bouquet par là. On vantait sa générosité, sa bonne mine, son esprit. On murmurait sur tous les tons qu'il était vraiment le *bouquet* de la soirée et Oscar, on ne peut plus flatté, de multiplier ses bons mots, ses spirituelles réparties :

Et chacun riait,  
Et chacun disait :  
Ah ! ce m'sieu Bouquet  
Dieu ! qu'il est coquet,  
Et bien fin sera  
Qui l'attrapera ;  
Bien malin sera  
Qui l'attrapera !

Oscar était bel et bien converti. Aussi, en sortant triomphalement du bazar, répétait-il à qui voulait l'entendre :

“ Mes amis, ne craignez rien, allez au bazar, non pas seulement un soir mais tous les soirs. N'avez-vous que cinquante centins, entrez quand même, et vous m'en direz des nouvelles. Qui sait si vous ne pourrez pas comme moi conserver votre écu et obtenir l'insigne honneur d'être l'un des *bouquets* du grand bazar de la Cathédrale Saint-Pierre, honneur que je ne voudrais pas échanger pour mille billets d'admission aux meilleurs opéras. Décidément, et je m'empresse de le reconnaître, on s'amuse plus au bazar qu'au théâtre, et, pour le moment, il vaut mieux être charitable que frivole !

CHS M. DUCHARME.

## CAUSERIE.

Mr le Rédacteur devient exigeant. J'ai voulu lui rendre un petit service et j'en suis pour mes frais ; il trouve maintenant fort commode de se reposer sur ses lauriers et de me passer la plume. C'est qu'il ignore, le bon ami, de quel enchaînement de petits devoirs se compose la journée d'une mère de famille, et il l'ignorera longtemps, car il a banni le mariage de son programme ; ce qu'il regrettera peut-être quand il sera trop tard. Lorsqu'il verra poindre les premiers

rhumatismes et fuir les dernières illusions, la solitude au coin du feu manquera de poésie. Enfin je livre ce sujet à ses méditations.

Les lecteurs et surtout les lectrices du “ Bazar ” ont fait à ma petite causerie un accueil inespéré. On a eu pour moi la même indulgence que pour les *petits* dans les écoles, à qui le maître distribue des prix d'encouragement, les yeux fermés, sans s'inquiéter du mérite. Il est vrai que je suis une nouvelle venue dans la presse, et mes confrères, loin d'user à mon égard du système établi dans les collèges, qui consiste à persécuter les nouveaux, ont suivi pour moi l'usage des pensionnats. La *nouvelle* est en effet entourée, gâtée. Les anciennes, se rappelant avec émotion combien sont pénibles les premiers jours passés loin de la famille, l'encouragent, la consolent ; on la soustrait même aux rigueurs de la règle ; quelques mots pendant le silence, cela soulage quand on a le cœur trop lourd.

Mon premier essai littéraire date de loin. Mon ami J. D. s'en souvient ; nous étions en pléines vacances et notre journal était un manuscrit copié à la main pour chaque abonné ; jugez si le tirage en était restreint ; maintenant que je me relis en caractères imprimés, craignant d'avoir aspiré trop haut, je me sens rougir comme si j'avais fait un mauvais coup.

Le succès prodigieux du bazar enthousiasme messieurs les organisateurs et ils ne savent plus comment le terminer. Je crois devoir aujourd'hui prendre un peu la part des dames qui sont presque toutes enrhumées et fatiguées ; peut-être aussi la part de ces maris qui gémissent et des enfants qui pleurent, car un intérieur est toujours plus ou moins bouleversé quand vous en retirez la femme qui doit en être l'âme.

À côté de ces petites misères il y a le tableau des compensations ; sans s'élever jusqu'aux bénédictions éternelles promises à la charité, il y a même dès ce monde une joie pure et sereine qui est la récompense du bien accompli, du dévouement à une grande œuvre ; et quelle œuvre plus magnifique et plus sublime que l'érection d'un temple au Roi des rois !

Pendant tout le temps du bazar il a régné parmi les zélatrices une sainte émulation, c'était à qui encaisserait le plus de pièces blanches ; aussi des rapports d'amitié et de bonne entente qui ont abrégé à un tel point le temps passé à la cathédrale que plusieurs de celles qui se plaignent aujourd'hui de la longueur du bazar regretteront peut-être les heures agréables qu'elles y ont passées.

Dieu, pour nous montrer combien les joies de ce monde, même les plus légitimes, sont incomplètes, a voulu que cette grande œuvre du bazar de la cathédrale fut consacrée par le sacrifice ; et si nous avons compté bien des moments heureux, nous avons traversé aussi des jours de deuil. En conservant le souvenir du mois de septembre 1886, ne refusons pas un regret, une larme, une prière à la mémoire de la femme admirable que Dieu a rappelée à Lui, la jugeant déjà digne de la récompense, et de qui l'on peut dire comme du soldat frappé pendant la bataille : Elle est morte au champ d'honneur !

UNE AMIE.

## GREC VIS-A-VIS ALGONQUIN.

Un algonquin nous écrit : " Ondas ! Ondas ! Pi wabandamok, Pi mamakatenindamok eji mamandawinagwak kakina etek ondaje pindikamic."

En sauvage peu civil, il garde pour lui seul ses pensées et ses trésors ; il nous renvoie pour l'intelligence de ses belles paroles à un lexique qui sera très beau, je le sais, mais qui n'a pas encore vu la lumière. Tout de même son secret est percé à jour ; je crois qu'il veut dire ceci, ou à peu près : " Ici ! ici ! venez voir, venez contempler comme elles sont merveilleuses toutes les choses qui sont ici dedans."

Moi je suis Grec.

Je vous envoie des nouvelles de mon pays, les tirant de mon journal le " Nea Emera," l'Ère nouvelle. Mais en hellène obligeant, avec toute l'urbanité d'un athénien, je me donne la peine de traduire le doux idiôme de Xénophon dans les jargons hétérogènes, pour l'intelligence des Barbares.

En Athénais, 30 Augustou.

Ean epetpeto è sugerisis micròn pros megala, è palin-orthôsis tou Alexandrou ephamillon en tè istoria tha eche monèn tèn ex Elbas epanodon tou Napoleontos.

Traduction.—Athènes, 30 août. Si l'on pouvait comparer les petites choses aux grandes, le retour d'Alexandre n'aurait de parallèle dans l'histoire que la marche triomphale de Napoléon, revenant de l'île d'Elbe.

En Sophia, 2 Septembrion.

È cisodos autou eis Philippoupolin upèrxe thriambenticè.

Translation.—Sofia, 2 September. His entry (of Alexander) in Philippopolis has turned to be a real triumph.

En Petroupolei, 3 Septembrion.

Eis Rômounian prosèlthon pampolloi Boulgaroi phugades, enochopoièthentes eis tèn prosphton cata tou Alexandrou epanastasin.

Versio.—Petropoli, die tertia septembris. In Roumeniam profugerunt Bulgari plures fugitivi, quos reos esse dicunt recentis. contra Principem Alexandrum seditiosis.

De cette façon tout le monde peut comprendre, Français, Américains, Anglais, ou, comme dirait votre Algonquin, Wemitigojiwoc, Kitchimokomanoc, Jaganashiwoc.

Wemitigojiwoc, français, mot-à-mot, veut dire "Canots de bois," parce que ce qui frappa d'abord les Sauvages de l'ouest chez les voyageurs français, ce fut leurs embarcations faites, non d'écorce de bouleau, mais de planches de sapin ou d'épinette.

Les Sauvages alliés, pendant les guerres françaises, dans leurs nombreuses rencontres avec les troupes des treize colonies, trouvèrent un peu traitre le jeu des épées américaines : de là les Américains s'appellent Kitchimokomanoc, les "Grands couteaux."

Pourquoi les Anglais se nomment-ils Jaganashiwoc ? Serait-ce parceque, après la conquête, les traitesurs Cana-

diens mécontents, les auraient appelés, devant leurs amis sauvages, des *Ganaches* ? Je laisse la question à décider à de plus savants. Pour moi, Grec, les Anglais sont des *Aggloi*, presque, comme le disait si bien le pape Saint Grégoire, des *Aggloi*.

JOANNÈS BAPTISTÈS ELLÈNICOS.

## CROWFOOT AU BAZAR DE LA CATHEDRALE.

La visite de Crowfoot aura été le grand événement de la semaine. Le célèbre chef des Pieds-Noirs est devenu le héros du jour ; on ne parle que de lui et l'on ne s'occupe que de lui.

Il fit son entrée solennelle au Bazar mercredi soir, vers huit heures. Une foule énorme remplissait la vaste cathédrale.

Le chef des Pieds-Noirs était vêtu d'une sorte de tunique et de pantalons en peau de daims, garnis de perles et de plumes. Il portait comme marque de distinction et insigne de sa haute position, des queues d'hermine aux épaules et aux bras.

On remarquait sur sa poitrine trois grandes médailles en argent très finement gravées.

L'une de ces décorations lui a été donnée par la Reine Victoria, en 1877, lors de la signature du traité de paix perpétuelle passé avec la tribu qu'il commande.

Une autre lui a été présentée par Son Excellence le marquis de Lorne, pour le remercier d'avoir refusé de s'allier avec les Sioux, au moment de la révolte de ces derniers contre le gouvernement des Etats-Unis.

La troisième enfin, lui a été remise par Son Excellence le marquis de Lansdowne, l'année dernière, en témoignage de sa loyauté à la Couronne britannique.

Derrière lui venait Trois Bœufs, son frère.

Calme, digne, grave, sérieux, Trois Bœufs regardait les nombreux curieux d'un air impassible.

Le chef parut sur l'estrade avec son frère Trois-Bœufs, le révérend Père Lacombe, M. L'Heureux, interprète et M. l'abbé Primeau.

Le révérend Père Lacombe dit à la foule que le chef venait saluer les Canadiens et les remercier des bienfaits de la civilisation qu'ils ont prodigués à sa nation.

Ce qui se passe aujourd'hui, dit-il, rappelle ce qui se passait aux premiers jours de la colonie, quand Jacques-Cartier et de Maisonneuve, arrivant ici au milieu de tribus sauvages dont ils ne comprenaient pas la langue, leur tendaient cependant la main, en signe de paix et d'amitié. Seulement aujourd'hui ce ne sont pas les blancs qui vont vers les sauvages, mais ce sont ces derniers qui viennent à nous.

Le révérend Père rappela en peu de mots les faits qui ont rendu remarquable la carrière de Crowfoot, ses grandes qualités et l'attachement qu'il a toujours eu pour les blancs.

Son Honneur le maire Beaugrand dit qu'avant de présenter à Crowfoot l'adresse des citoyens de Montréal, il désirait

exprimer la reconnaissance due aux missionnaires et notamment au révérend Père Lacombe, auxquels le Canada doit la civilisation des territoires du Nord-Ouest. Non seulement le Nord-Ouest mais toute l'Amérique du Nord, depuis le Mexique jusqu'au fleuve Mackenzie, a reçu le bienfait de la civilisation de ces dévoués missionnaires.

Il donna ensuite lecture en anglais en français au nom des citoyens de Montréal de l'adresse suivante au chef Crowfoot :

Grand chef de la nation des Pieds-Noirs, aujourd'hui nous sommes heureux de te voir arriver au milieu de nous.

Tu es le bienvenu.

Tu viens de bien loin. Bien des nuits, tu as été dans la voiture trainée par le cheval de feu, avant d'atteindre cette grande ville. Tu n'as pas craint les dangers et les difficultés, tu n'as reculé devant rien de pénible pour venir nous donner la main comme à des frères. Tu as bien fait, et nous te remercions pour cette visite. Nous te saluons comme le grand chef d'une nation amie et alliée. Ne crains rien! Tu ne trouves que des amis parmi ces grandes multitudes que tu rencontres.

Ouvre ton cœur à la joie, et jouis de ton séjour au milieu de nous.

C'est ce que je voulais te dire, en saluant ton arrivée.

L'adresse a été admirablement enluminée par les révérendes sœurs du Bon-Pasteur, et encadrée d'or, de rouge et de bleu. En tête se voit une photographie de la nouvelle cathédrale, puis on y a peint le bonnet du chef, un calumet et une hache de guerre.

Crowfoot répondit en langue sauvage, d'une voix très-forte et avec beaucoup de feu. Le révérend Père Lacombe traduisit ses paroles comme suit :

« Il est très heureux de l'accueil que lui font les citoyens de Montréal et il les en remercie du fond du cœur. Il comprend qu'on l'a fait venir ici pour lui faire voir les avantages et les beautés de notre civilisation et l'engager à l'adopter. Il a beaucoup admiré notre industrie. Sa nation n'a pas les forces physiques et intellectuelles dont nous disposons pour accomplir toutes ces grandes œuvres, mais les Sauvages s'efforceront de suivre nos traces.

Il prie les blancs d'avoir pitié de l'ignorance des pauvres sauvages et de les aider. Il demande cette pitié et cet encouragement pour ceux qui viendront après lui, car il est vieux et ne marche plus qu'avec peine.

Il dit ensuite qu'il veut donner la main au maire, parce que c'est lui qui représente le peuple de Montréal et qu'en lui donnant la main, il donne la main à tout ce peuple.

Pied-de-Corbeau se leva et donna une poignée de main à M. Beaugrand. Trois-Bœufs en fit autant.

Le Père Lacombe annonça alors que les discours étaient finis et que le chef allait se retirer.

Un grand nombre de personnes parmi lesquelles plusieurs dames eurent le privilège d'être présentées au chef et de lui serrer la main.

On dut abrégé la réception parce que la foule énorme qui se pressait au pied de l'estrade faisait craindre une panique.

La Bande de la Cité était présente, et fit entendre les plus beaux airs de son répertoire.

\* \*

Jeudi après-midi, Crowfoot a visité le bazar, mais par suite de circonstances imprévues il s'y est rendu plus tard qu'on ne l'avait annoncé.

Le soir il a pris le diner au bazar. On avait élevé, au fond de la salle à diner, une table d'honneur à laquelle prit place son honneur le maire, ayant à ses côtés Crowfoot et son frère, ainsi que le révérend Père Lacombe. Cette table était servie par Melle Paradis et Melle Parant. Nos hôtes sauvages firent honneur au diner, qui était très recherché.

Après le repas Crowfoot passa entre deux rangées de curieux et de curieuses, distribuant des poignées de mains à droite et à gauche, et il monta sur l'estrade, où la fanfare de Saint-Henri, sous la direction de M. Renaud, exécuta un joli programme.

On avait exprimé à Crowfoot le désir de l'entendre raconter quelque épisode de sa vie de jeunesse. Il répondit que ses souvenirs de jeunesse étaient trop tristes, trop mauvais pour qu'il les rappellât devant un pareil auditoire. Quand il était jeune il faisait la guerre : il a donné et reçu bien des blessures et versé le sang de ses semblables. Les missionnaires lui ont appris que la haine et la vengeance sont de grands maux : il comprend maintenant qu'il faut vivre en paix avec ses frères et les aimer. Il sait qu'il ne lui appartient pas de nous donner des conseils, mais il nous recommande de nous aimer les uns les autres, de nous pardonner mutuellement nos torts. A ses yeux, ce précepte est admirable. La haine engendre le meurtre, et il comprend que lorsqu'il tue un de ses frères, sa femme et ses enfants le pleurent et souffrent de sa mort. S'il était tué lui-même, ses parents le pleureraient. Nous devons traiter les autres comme nous voudrions être traités nous-mêmes. Il n'est qu'un pauvre sauvage ignorant. Il supplie ceux qui l'écoutent d'avoir pitié de lui et de prier pour lui, car on lui a dit qu'il est au milieu de gens qui prient beaucoup.

Il termine en priant l'assemblée de l'excuser : il est fatigué et parle difficilement. Il prie le révérend Père Lacombe de parler pour lui.

Le révérend Père Lacombe raconta alors une légende ayant pour but de montrer à quel point les sauvages sont adonnés à la passion du jeu. Cette histoire porte que deux sauvages, l'un Cris et l'autre Pied-Noir, se rencontrèrent un jour dans la Prairie. Quoiqu'ils fussent ennemis, comme il n'y avait là personne pour être témoin de leurs prouesses, ils convinrent de s'aborder en amis. Après avoir fumé le calumet de la paix, et causé quelque temps, l'un proposa à l'autre de jouer, ce qui fut accepté. La chance fut d'abord en faveur du Pied-Noir qui gagna tout ce que possédait le Cris, jusqu'à sa chemise. Le Cris joua sa chevelure, et perdit. Le Pied-Noir, sans hésiter, prit son couteau et scalpait le malheureux, puis l'aida à panser son front sanglant, et lui prêta un couteau, pour tenter de nouveau la fortune au jeu. Cette fois ce fut le Cris qui gagna, et si bien qu'il recouvra tout ce qu'il avait perdu, et gagna ensuite tout ce qu'avait son adversaire, jusqu'à sa chevelure qu'il lui enleva à son tour, cela va sans dire. Mais alors les deux joueurs trouvèrent qu'ils en avaient assez, et se séparèrent d'un commun accord.

Vendredi soir, Crowfoot et son frère, accompagnés du révérend Père Lacombe, sont entrés au bazar vers huit heures, et sont immédiatement montés sur l'estrade. Le Père Lacombe prit la parole et fit connaître les tristes circonstances dans lesquelles le chef des Pieds-Noirs se trouvait au moment de faire ce voyage. Il avait perdu récemment trois de ses enfants, deux filles qu'il aimait beaucoup et un garçon de 17 ans, sur lequel il avait reposé toutes ses espérances. Sa douleur était immense, et il fut très difficile de le déterminer à mettre son deuil de côté pour venir se réjouir avec nous. Il l'a fait cependant, par déférence pour le missionnaire et pour témoigner de son amitié pour les blancs.

Mr Joseph Bélisle, ancien chef de Caughnawaga, revêtu de son grand costume, présenta à Crowfoot une adresse exprimant le plaisir que sa visite a faite à ses frères, qui jouissent aujourd'hui de la civilisation, après en avoir été longtemps privés.

Cette adresse fut d'abord traduite en français par l'abbé Chabert puis en Pied-Noir par le Père Lacombe. Crowfoot l'écouta avec une vive attention, et y répondit immédiatement, avec la facilité d'élocution et l'animation qui distinguent ses discours. Le Père Lacombe traduisit cette réponse, qui exprimait combien il était sensible à cette marque de sympathie, dont il ne manquera pas de faire part à ses frères quand il retournera dans son pays.

Ensuite eut lieu la présentation des cadeaux, qui consistaient principalement en argent et en vêtements. Détail caractéristique : Crowfoot et son frère ont refusé d'accepter deux beaux fusils qu'on voulait leur offrir, et cela parce que ce sont des instruments de guerre, et qu'ils ne veulent plus que la paix. On leur donna en argent la valeur de ces fusils.

A la demande de Crowfoot le Père Lacombe exprima la reconnaissance profonde que le chef ressentait pour l'accueil fraternel dont il avait été l'objet et pour les dons si généreux qu'on venait de lui faire.

Les chefs se retirèrent ensuite, en se frayant avec difficulté un passage au milieu des spectateurs qui voulaient tous leur donner la main avant leur départ.

## MENUS PROPOS ET FAITS DIVERS.

Le dîner des avocats et autres membres des professions libérales n'a pas réuni autant de convives qu'on l'espérait. On a cherché et trouvé différentes causes à cette abstention. Suivant les uns, les messieurs qu'on invitait ayant déjà assisté à un ou même à plusieurs dîners de paroisse, on ne pouvait s'attendre à les voir revenir en grand nombre ; suivant d'autres la rareté des convives provenait uniquement du fait que c'était des hommes qui s'étaient chargés de l'organisation, que les arrangements pris étaient defectueux, et que des femmes auraient mieux réussi. Suivant nous, il y a du vrai dans les deux opinions, mais surtout dans la dernière.

Mais enfin, si les convives étaient peu nombreux, ils n'en

ont pas moins bien diné, grâce aux bons soins et aux prévenances des aimables waitresses.

Les dames s'étaient surpassées dans les préparatifs pour ce dîner, et elles ont été grandement désappointées en voyant les hôtes attendus faire ainsi défaut.

Étaient présents Messieurs :

J. L. Archambault, Dr G. E. Baril, J. J. Beauchamp, L. Bédard, N. P., V. Bourgeau, F. G. Boutillier, Hugh Brodie, N. P., Dr A. J. Brosseau, L. L. Corbeil, Dr E. Desjardins, Arthur Desjardins, J. Desrosiers, Dr. H. E. Desrosiers, Chs. Devin, représentant de la maison Edmond Besserat, Donald Downie, B. C. L., Avocat, A. B. Dufresne, curé de Holyhook, Mass., Ls. N. Dumouchel, Louis Gouin, Edwin Hurtubise, A. D. Jobin, J. E. O. Labadie, Notaire, V. Lamarche, Guil. Lamothe, Ls. Arsène Lavallée, A. Leduc, E. A. Leprohon, Architecte, A. B. Longpré, T. C. de Lorimier, F. R. Marceau, P. B. Mignault, J. O. C. Olivier, S. Pagnuelo, M. J. A. Prendergast, Louis Tranchemontagne.

\* \* \*

Le public avait été invité au dîner donné jeudi soir en l'honneur de Crowfoot.

Malheureusement, comme la veille, les convives étaient clair-semés autour des tables si bien décorées et couvertes de tant de choses appétissantes.

N. B.—Ce dîner avait aussi été organisé par des hommes !

\* \* \*

Notons un fait déjà ancien, mais dont il n'a pas encore fait mention. Le jour du dîner de la paroisse St. Jean Baptiste Mme S... du comité des dîners, voulant faire quelques recommandations aux dames chargées du service, et ne pouvant parvenir à se faire entendre, monta sur une chaise, et fit un petit discours très bien tourné. Tel un général, monté sur son coursier, harangue les vaillants soldats qu'il va conduire au combat et à la victoire.

\* \* \*

Monsieur Donald Macmaster, M. P., était au nombre des visiteurs, mercredi soir.

\* \* \*

Jeudi soir les jeunes filles qui servent les tables ont présenté à Madame Snowdon, vice-présidente du comité des dîners, un bracelet d'or et un bouquet.

\* \* \*

Le programme suivant a été exécuté vendredi soir par la Symphonie Sainte-Cécile :

- 1—Ouverture Sainte-Cécile..... Arnaud.
- 2—Fantaisie sur La Norma arrangé par..... Périot.
- 3—Marche, Sabre de bois..... Corbin.
- 4—Ouverture, Le Sabbat pour rire..... Raspail.
- 5—Souvenir d'Ostende, solo trombone, ..... Bouillon.  
(par M. F. Laliberté)
- 6—Galop, A fond de train..... Marie, fils.

M. le maire Beaugrand et M. l'échevin White assistaient, vendredi soir, à la présentation des cadeaux à Crowfoot.

\* \* \*

Nous donnons ci-après la liste des convives au diner de jeudi soir :

H. Beaugrand, Maire de Montréal ; Mme Beaugrand ; Chs. Benoit ; Mme Chs. Benoit ; Joseph Bonin ; Mme J. Brunet ; Paul Blouin *La Minerve*.

M. Cavello.

Mrs Fanning.

Mr. J. F. Haszard, *Gazette*.

R. Kornmaier.

Melle P. Lamoureux ; Mme Th. Lamoureux ; André Lapierre ; Mme Lapierre ; George Laurent.

J. Marcil ; M. J. McMenamin ; Mme J. McMenamin.

R. N. O'Brien, *Herald*.

Pied-de-Corbeau ; G. M. Le Pailleur, Ptr ; David Perault ; Jos Poupert ; D. Parizeau ; Mme D. Parizeau ; M. l'abbé Primeau.

M. l'abbé Racicot.

M. St Pierre ; Mme St Pierre.

Trois-Bœufs.

J. A. Vaillant, Ptr ; G. V. Villeneuve, Ptr.

\* \* \*

*Section Notre-Dame.*—Objets gagnés : Une table de fantaisie, par l'hon J. A. Chapeleau ;

Un coussin par M. Beemer.

Objets achetés :

Un manteau de laine brodé en soie, par Mme Charlebois.

Trois coussins, par Mme Matthews ;

Une robe, par Mme Desève.

Un couvrepieds, par Delle Gravel.

Un set de toilette peint et donné par Melle Bohrer, a été gagné par Mr. E. M. Tucker de New-York.

\* \* \*

*Section d'Hochelaga.*—

Coussin en peluche, couleur paon, avec guirlande de fleurs en relief, coussin en satin jeune et en velours avec fleurs en relief, voile de sofa en satin damassé vieil or, avec broderie représentant une branche de sumac, achetés par Mme L. A. Senécal.

Robe de chambre en drap grenat garnie en satin, gagnée par Melle Fréchette, Longueuil.

Panneau en satin bleu pâle avec broderie en chenille, gagné par Mr Alderic Perrault, 175 rue St. Dominique.

\* \* \*

*Paroisse St. Jacques.*—Effets rasés :

Un service de toilette en porcelaine, gagné par Mr J. Smith

1 étagère en peluche rouge ornée de perles, gagnée par Melle M. S. Dorion, de l'Assomption.

Un plateau à fruits, en argent, gagné par Mr Rodolphe Forget.

Un plateau peint sur cuivre, gagné par Mr N. D. Racine

n'a pas encore été réclamé ainsi qu'un sachet gagné par Mr H. E. Chamberlain, 35 rue des Allemands, et un sachet gagné par Mme Turcotte 396 rue St. Denis.

\* \* \*

*Section St. Gabriel.*—

Lampe, Mrs N. Joliette, 313 rue Richmond.

Accordéon, Melle Marie Gagnon, 30 rue Jacques-Cartier.

Poupée, Mrs James McMenamin.

Boîte à bijoux, Petrus Hœboct, 19 rue des Allemands.

\* \* \*

PROGRAMME

*Samedi, le 2 Octobre, 1886.*

Bazar de 2 hrs. P.M. à 10 hrs. P.M.

Prix d'entrée 10 cts.

Durant la soirée, musique, chants et danses par les indiens de Caughnawaga.

1—Orchestre par les Indiens.

2—Danse de guerre.

3—Chant.

4—Danse du serpent.

5—Orchestre.

6—Danse de nocce.

\* \* \*

Il y aura réception à l'archevêché lundi prochain, à huit heures du soir.

## LA FIN.

On pouvait voir hier des signes précurseurs de la fin du Bazar. Le département des diners avait plié bagage ; les tables étaient dégarnies et les fournaux éteints. Seul le feu de l'enthousiasme brûlait encore, et il n'était pas de trop pour empêcher les dames de sentir le froid de la température. La crème à la glace n'avait plus de charme, et les fleurs, les pauvres fleurs, étaient languissantes et flétries.

Il est bien temps, du reste, que nos dévouées zélatrices aillent se reposer de leurs travaux et de leurs fatigues.

Aujourd'hui est donc le dernier jour du Grand Bazar. A partir de demain le silence et la solitude vont succéder aux bruits joyeux, à l'animation et à la vie qui depuis un grand mois ont rempli tous les jours cette enceinte. Le Bazar sera devenu comme le reste, une chose du passé ; mais le souvenir qui en restera sera doux et cher, comme l'est toujours le souvenir d'une bonne action.

J. D.

Oublier le bienfait, c'est forcer le bienfaiteur à s'en souvenir..... et à s'en repentir.—*Comte de Nugent.*

Les connaissances que nous avons acquises ne doivent pas ressembler à une grande boutique, sans ordre et sans inventaire ; nous devons savoir ce que nous possédons, et pouvoir nous en servir au besoin.—*Leibniz.*



## FEUILLETON DU BAZAR

## CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

J'ai compris tous ces petits mystères, parce que moi aussi je me déconcerte quand je parle à Germain. Moi aussi je fus toute tremblante le jour qu'il me donna le bras ; moi aussi j'ai ramassé, j'ai gardé, je conserve, dans mon tiroir le plus secret, à côté de ma chère lettre, un brin de réséda qu'il a cueilli. Mais ce qu'il n'a pas fait, et que j'ai eu, moi, la témérité de faire, c'a été de le mettre à l'épreuve, et d'employer, toutes les fois que je l'ai vu, quelque ruse pour l'obliger à trahir ses sentiments. J'ai réussi à le rendre bien moins modeste qu'il n'était. Maintenant il parle volontiers de lui, il conte volontiers ses aventures, il révèle volontiers ses pensées, parce qu'il s'aperçoit instinctivement que j'y prends plaisir, que j'y songe, et que les délicatesses de son cœur ont un écho dans le mien. Tout s'adresse à ma tante ; mais j'y sens je ne sais quoi qui me vient. Enfin ces indices, depuis hier, sont des certitudes.

Il avait dîné à la maison ; nous avions un peu de monde pour la fête de ma tante. D'autres personnes arrivèrent le soir ; Mme R... s'y trouva. Son merveilleux talent donna l'idée de faire de la musique ; elle eut le caprice de jouer un quadrille, voilà une sorte de petit bal qui s'improvise. M. de Sauveterre, dont j'avais vu du coin de l'œil que Germain remarquait déjà les assiduités, s'élança et m'entraîna. Vous le savez, j'ai la faiblesse de ne point haïr la danse ; et d'ailleurs je me trouvais heureuse ; je suis toujours heureuse quand Germain est là.

M. de Sauveterre faisait de l'esprit, selon sa coutume ; je le persifflais, selon la mienne, et nous paraissions nous accorder parfaitement, lorsque tout à coup je vis en face de nous Germain, attentif et troublé. Les yeux attachés sur M. de Sauveterre et sur moi, il écoutait un vieil ami de ma tante, émigré plus émigré qu'elle, fort causeur, et qui certainement parlait de nous. Je n'eus pas de peine à deviner ce qu'il disait. Insensiblement, grâce à ma tante, grâce au vicomte, suffisamment fat de sa nature, grâce surtout à Mme de Sauveterre, qui est le génie des affaires en personne, le vicomte a fini par devenir une espèce d'aspirant en titre, et l'on peut commencer à dire que je l'épouserai. Sur la physionomie de Germain, je ne doutai point que ce ne fût là le thème du bonhomme. Il s'occupait de lui décrire ma dot et de lui annoncer mon prochain mariage. Jamais je n'ai contemplé pareille expression de douleur contenue, combattue et invincible. Mon pauvre ami s'avouait peut-être tout à la fois et son affection pour moi et l'impossibilité de penser seulement à m'obtenir. Car enfin, s'il peut croire qu'il connaît mon âme, il n'ignore point les sentiments de ma tante sur la roture, et je l'en ai vu blessé, quoiqu'il estime et respecte la noblesse par des raisons que l'excellente marquise n'aurait pas trouvées en y réfléchissant toute sa vie. Mais je ne pensai qu'à une chose : c'est qu'il avait certainement, d'un coup d'œil, apprécié M. de Sauveterre, et que, me jugeant sensible à ses grâces apprêtées, il concevait peut-être pour moi un certain mépris.

Cette appréhension me fit soudain changer de ton et d'humeur. Je ne m'occupai plus que de chercher un moyen, n'importe lequel, de reconquérir l'estime de M. Darcet. Je ne

m'abrite point, moi, sous les armoiries des Aubecourt et des Sauveterre ; je ne suis que la petite Rosalie Corbin, j'ai besoin que M. Darcet me croie quelques qualités. Je sais qu'il ne m'aimerait pas parce que je suis riche héritière, et je ne veux pas qu'il m'aime uniquement parce que je lui parais jolie ; je veux qu'il m'aime à cause de mon esprit et de mon cœur. Si je ne lui persuade pas qu'il y a quelque noblesse et quelque fierté dans mon âme, je triompherai fort inutilement des projets et des préjugés de ma tante ; il ne voudra pas de moi.

Toute à ma pensée, je laissai le vicomte étaler ses paillettes et multiplier ses jolis mots ; je ne pris plus le soin de répondre. Il se plaignit bientôt, déplorant son malheur. Je lui conseillai brièvement de s'en accommoder. J'admire l'impertinence qu'on peut se donner dans certaines occasions. Le charmant vicomte aurait fait comme ces personnages de comédie qui tirent leur épée pour se percer aux pieds d'une ingrate, que tout tranquillement je lui aurais dit : Percez-vous ! Mais, outre qu'il n'a point d'épée et que cet outil n'est guère à son usage, certes, je suis rassurée. Il ne croira jamais qu'on le méprise, et n'attendra jamais à ses jours, ni par le fer ni par le chagrin. Il ne mourra que de vieillesse, ou, comme son père en donne l'inquiétude, d'indigestion. Pardonnez-moi, ma bien chère, une amertume que je me reproche. Je ne la peux vaincre, quand je songe à cet étourneau qui menace de gâter ma vie, et qui fait si bien qu'il gâte mon cœur. Lui seul y a mis ces sentiments trop durs et que, sans doute, vous condamnez.

Germain ne nous observait plus ; je l'aperçus dans un coin auprès de M. de Tourmagne. Le comte parlait chaudement ; Germain le laissait dire, d'un air calme, ou plutôt obstiné. Un indéfinissable et douloureux pressentiment s'empara de moi. Je souhaitais ardemment que Germain pût me voir. Il me semblait que, si nous avions échangé seulement un regard, il aurait lu dans mon âme et que la sienne en aurait été soulagée. Mais, comme s'il avait fait un pacte avec ses yeux, il ne leva point la paupière. La contredanse finit, le vicomte me reconduisit à ma place. A peine pouvais-je me soutenir. Je restai ainsi quelques minutes, véritablement atterrée.

Mme de Sauveterre s'en aperçut et me demanda si j'étais souffrante. Cette pauvre Mme de Sauveterre m'est odieuse. J'imaginai qu'elle m'épiait, et je fus indignée de l'intérêt qu'elle prétendait me témoigner. Combien la passion nous rend injustes et méchants ! Oh ! il faut que tout ceci prenne fin ; car je cesserais de penser et d'agir en chrétienne. Sans m'inquiéter de ce que penserait Mme de Sauveterre, et pour lui prouver que je n'étais pas souffrante, je me levai et j'allai droit à M. de Tourmagne qui causait encore avec Germain, ne sachant pas du tout ce que j'allais faire ni sous quel prétexte je l'aborderais. Leur entretien les absorbait si parfaitement, qu'ils ne me virent pas arriver. "C'est une folie, une vraie folie," répétait M. de Tourmagne. "Il le faut," répondait Germain avec l'accent d'une triste et inébranlable résolution.

J'étais tout près d'eux. Germain me vit le premier et se leva tout confus ; M. de Tourmagne me regarda d'un air distrait et mécontent.

Vous allez me trouver bien maîtresse de moi-même ou plutôt dissimulée, chère Elise. Il faut pourtant que je l'avoue ; j'eus la force de cacher mes inquiétudes et de m'introduire en souriant. "S'il est, dis-je, question des *Pharaons*, je suis plus que profane, et je me retire, — Oui, il est question des *Pharaons*, et puisse le bon Dieu les confondre pour toutes les sottises qu'ils font faire aux gens d'esprit ! Voilà M. Darcet qui veut retourner les voir. Si vous êtes charitable, Stéphanie priez pour qu'il retrouve sa raison.

Je vous en supplie, mademoiselle, dit à son tour Germain avec un sourire qui me navra ; plus j'aurai ma raison, plus je me haterai de partir.—Mais, monsieur, m'écriai-je, et votre mère, et votre sœur ! —Grâce aux bontés du ministre, reprit Germain, et aux excellents amis que j'ai trouvés, ma mère et ma sœur n'ont plus besoin de moi. Elles se retireront dans un couvent, et elles y seront heureuses.—Heureuses, monsieur ! lui dis-je, quand vous ne serez plus là, quand vous habiterez un pays où il y a la fièvre jaune ? —La fièvre jaune est une vieille connaissance, continua-t-il, et il y a d'autres fièvres à Paris auxquelles je suis moins habitué. J'ai besoin du désert.—Folie ! folie ! répéta M. de Tourmagne ; et encore, si c'était une folie de savant...—Mais ce n'est pas autre chose, interrompit Germain.—Non, s'écria M. de Tourmagne, c'est une folie de jeune homme ! Ne comptez pas sur moi pour vous aider à la faire. Vous n'avez nul besoin d'aller en Egypte.—Pourvu que je quitte Paris, dit Germain, tout m'est indifférent. J'ai aussi bien affaire au Bengale, et je m'arrangerais même d'un tour du monde.—C'est donc à Paris que vous en voulez ? lui demandai-je.—Je crois, répondit-il, que c'est Paris qui m'en veut. Je n'y fais rien qui vaille, et je tombe dans la misanthropie. Ainsi, monsieur de Tourmagne, je vous en conjure, voyez demain le ministre.—Tenez pour certain que je n'en ferai rien, dit M. de Tourmagne, et que je vous contrecarrerai si je le peux.—Mademoiselle, reprit Germain, j'invoque votre crédit auprès de M. le comte ; sollicitez-le pour moi.—Non, certes ! m'écriai je ; comment Mme Darcet pourrait-elle me le pardonner ?

En ce moment on forma une nouvelle contredanse. Personne n'avait invitée, et il fallait quelqu'un pour compléter un quadrille. Je cherchai des yeux un danseur et une danseuse. N'en apercevant pas, j'offre la main à Germain stupéfait, et je l'entraîne à la place vide, le priant, le plus gaiement que je pus, d'excuser la nécessité.—Dans tout Paris, me dit-il, vous n'auriez pas découvert plus indigne danseur.—Et je ne doute point, ajoutai-je, que cet accident ne vous fasse désirer plus vivement de nous quitter.—Je répondrais oui, dit-il, si je pouvais expliquer ma pensée.—Expliquez-la, Monsieur.—Permettez-moi de n'en rien faire, mademoiselle ; ce serait une dissertation.—Du reste, poursuivis-je, il me paraît très-naturel qu'on haïsse le monde.—Mais, répondit Germain, je ne le hais point. Seulement les choses n'y sont pas telles que je voudrais les voir, et comme je n'y peux rien, je m'éloigne d'un spectacle dont j'ai la faiblesse de m'affliger.—Et vous vous éloignez sans regret ? dis-je.—Non, reprit-il, je m'éloigne sans dépit. C'est peut-être moi qui ai tort, et le monde qui a raison. Nous ne jugeons pas de la même manière, voilà tout."

Nous ne prononcions pas le nom de M. de Sauveterre, mais la figure et le faux brillant du vicomte étaient au fond de cet entretien, et nous le sentions tous deux. Je poursuivis, poussant toujours Germain, qui cherchait toujours à m'échapper, quoique peut-être cet acharnement ne lui déplût point.

"En quoi différez-vous avec le monde ? lui dis-je.—En quantité de choses, répondit-il.—Je voudrais bien les connaître.—Je me garderai bien d'en dire le compte, Mademoiselle. Je ne veux pas, quand je vais partir, vous laisser une mauvaise opinion de mon goût, et je craindrais que mes répugnances ne blessassent vos sympathies.—C'est-à-dire que vous croyez connaître mes sympathies... Eh bien, vous vous trompez, monsieur ; et moi, qui connais vos répugnances, je vous assure qu'elles ne me blessent aucunement."

"Non ! continuai-je, tandis qu'il me regardait fort étonné, je n'ai aucun goût pour ce clinquant applaudi qui offense

vos raisons, je ne me plais nullement à ces frivolités qu'on admire, je ne suis pas un instant éblouie ni charmée par ce babil qui semble triompher partout, et la patience que je veux montrer quand tout cela passe sous mes yeux, vient moins encore peut-être d'une soumission nécessaire aux lois du monde, que du secret mépris que j'en fais.—Vraiment ! s'écria Germain. Ah ! je suis heureux de vous l'entendre dire, et oserai-je ajouter que je l'avais quelquefois soupçonné ? Mais vous êtes seule peut-être ici à penser de la sorte.—Eh bien, dis-je fièrement, n'est-ce pas quelque chose ? —C'est tout, murmura Germain ; ce serait tout..."

Je feignis de ne l'avoir point entendu, et je continuai. "Mais je ne suis pas seule ; et sans nommer M. de Tourmagne, que vous n'accuserez point de méconnaître le vrai mérite, beaucoup de personnes, parmi celles qui nous entourent, ma tante la première, si on les consultait sérieusement, diraient comme moi qu'elles ne se trompent guère au vain éclat qui les amuse. Leur esprit lui accorde un sourire, quelquefois un sourire de compassion ; elles réservent leur estime, leur sympathie, leur cœur, au mérite réel. Le monde n'est pas si fou que vous pensez.—Et moi, reprit Germain, je ne le pense pas si fou que vous croyez. Le faux esprit, dont je veux admettre qu'il fait peu de cas, est comme la mousse qui pousse sur les rochers. Il y a sous cette mousse des choses solides, ce qu'on appelle un nom, une position ; que sais-je ? C'est à cela que le monde accorde son estime, et de puissantes raisons l'y autorisent. En somme, il peut croire qu'on bâtit un avenir sur un vieux nom mal porté, comme on bâtit un château fort sur un rocher stérile.—Oui, répliquai-je ; mais ne lui attribuez pas la simplicité de prendre le roseau pour un bâton, et de voir un rocher où il n'y a qu'un vieil amas de poussière. Aucune prévention ne fait fi de la terre qui porte des arbres, et des arbres qui donnent des fruits.—Mademoiselle, me dit Germain, vous êtes plus indulgente que moi, et par conséquent vous êtes plus sage. En vous écoutant, je sens que j'ai tort. Mais que vous dirai-je ? Mon âme est pleine d'ennuis et d'inquiétudes, et ne veut pas être rassurée. Que ce soit la faute du monde ou la mienne, c'est dans le monde que j'ai contracté ce malaise inconnu. Il importe que je m'en délivre, voilà ma dernière raison, et elle est invincible. Je me suis fourvoyé : la place d'un pauvre ouvrier comme moi n'est pas au milieu de vos splendeurs. J'y ressens des alarmes dont je rougis. Dans la solitude des forêts, au fond des déserts, j'ai entendu souvent, la nuit, les lions rugir autour de mon bivouac. J'étais presque seul, sans défense ; je ne savais pas si je reverrais ma mère, si seulement je reverrais le jour ; et je n'ai pas éprouvé les frémissements avec lesquels j'écoutais tout à l'heure ce piano qui nous fait danser. Je n'avais jamais rencontré un obstacle qui m'arrêtât : les obstacles sont sans nombre ici ; ils me font, à chaque pas, sentir le ridicule de mon ambition et l'imminence de mon impuissance. Je n'avais jamais envié le sort d'aucun homme : il y en a maintenant que j'envie et je murmure contre le sort, pourtant meilleur, que Dieu m'a fait. Je perds la raison ; il faut que je m'en aille. Le ciel d'Orient n'a pas pour moi les souffles funestes qui passent dans cet air embaumé. Il me rendra le calme nécessaire à l'étude, et désormais plus sage que je n'ai su l'être, j'éviterai de compromettre ce que j'aurai pu ressaisir. Ainsi, mademoiselle, je vous dis donc adieu. Je pars avec le chagrin de vous avoir découvert ma folie, mais j'ai la joie d'emporter votre image. Souvent, loin de ces spectacles où mon âme s'est troublée si déplorablement, je me souviendrai que vous êtes heureuse, et que votre bonheur est l'œuvre de la raison unie à la piété. A cause de ce souvenir, je pardonnerai au monde tout le mal qu'il m'a fait."

(A continuer)

**Day & Deblois**

FONDERIE 110 A 120 RUE ANNE

PILASTRES et COLONNES pour Eglises et magasins et CLOTURES élégantes, en fonte pour Bâtisses et Cimetière une spécialité.

— AUSSI —

Fournaises à eau chaude "Beaupré"

Pour chauffage des Eglises, Couvents, Collèges, magasins et Maisons Privées.

La plus économique, la plus facile à tenir en bon ordre et garantie pour donner entière satisfaction.

Nombreux certificats des membres du clergé et autres témoignant de son excellence.

Les membres du Clergé, les banquiers, les marchands, le Gouvernement et les Compagnies de chemins de fer admettent que les

**COPPRES-FORTS DE GOLDIE & McCULLOCH**

sont les meilleurs et les achètent.

Les Coppres-forts à l'épreuve du feu et des voleurs de

**GOLDIE & McCULLOCH**

S'achètent au

No 298, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

ALFRED BENN, *Gérant.*

P. S.—Nous avons un certain nombre de coffres-forts de seconde main à vendre à bon marché.

**A. HURTEAU & FRERE**

Marchands de

**Bois de Sciage**

92, RUE SANGUINET, MONTRÉAL

CLOS } Coin des rues Sanguinet et Dorchester.  
Telephone No. 106.  
Bassin Wellington en face des bureaux du Grand-Tronc.  
Telephone No. 1404.

**JOSEPH PAQUET**

OFFICE, 286 RUE CRAIG

Manufacturier de

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, ARCHITRAVES, MOULURES de tous genres.

Et toute espèce de travaux à la pièce.

NO. 12 A 22, RUE PERTHIUS  
MONTRÉAL.

**McNALLY & CIE**

Importateurs de

**TUYAUX POUR CANAUX**

Ciment de Portland, Ciment Romain, Ciment Canadien, Tuyaux de Chemins, Têtes de Cheminées, Briques Refractaires, Terre, Refractaire, Bronettes d'Entreprenours, Etc.

No. 12, RUE WELLINGTON

Coin de la rue des Soeurs Grises, près de la rue McGill,

MONTRÉAL.

**JOSEPH ROBERT & FILS**  
**MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE**

1077 RUE NOTRE-DAME 1077

Constamment en mains une grande quantité de Pin, Pruche, Epinette, Lattes, Bardeaux, Bois franc

— AUSSI —

**BOIS DE CHARPENTE DE TOUTES DIMENSIONS**

Téléphone No. 879.

**LA LOTERIE DE LA CATHEDRALE DE MONTREAL.**

1,000 BILLETS GAGNANTS REPRESENTANT UNE VALEUR DE

**\$10,000**

Ces billets gagnants consistent en lots à bâtir dans et près de la ville, Pianos, Moulins à battre, Peintures à l'huile, Montres, Machines à coudre, Fournaises à eau chaude, Voitures d'hiver et d'été, etc., etc.

**BILLETS, - - 25 Cts.**

Pour les billets et autres informations, s'adresser à

LE PROCUREUR DE L'ARCHEVECHE,

Montréal Canada.

**Banque Ville-Marie**

No 153, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL

Succursales:—Berthier, Lachute, Louiseville, Nicolet, Pointe St-Charles, Saint-Césaire et St-Jérôme.

Traites émises sur toutes les parties du monde.

Dépôts à termes reçus, sur lesquels un intérêt est alloué.

Collections faites aux taux les plus bas.

W. WEIR, Président

U. GARAND, Caissier.

ETABLI EN 1843.

**OWEN, McGARVEY & FILS**

1849, 1851 et 1853, rue Notre-Dame

(coin de la rue McGill)

Tient constamment en mains l'assortiment le plus considérable et le plus varié qu'il y ait en Canada, pour meubles de Salons, Salles à dîner, Bibliothèques et Chambres à coucher. Il y a dans l'établissement un magnifique élévateur pour transporter les pratiques à n'importe lequel des six étages de leur magasin. Toutes marchandises marquées en chiffres et garanties être telles que représentées, tant dans le détail que dans le gros.

**J. H. WALKER**

Established 1859

DESIGNER

and Engraver on Wood

FORESTRY CHAMBERS

132, St-James

and

116 St-Frs-Navier St

MONTRÉAL.



ST-PETERS CATHEDRAL BAZAAR!

ASK FOR THE

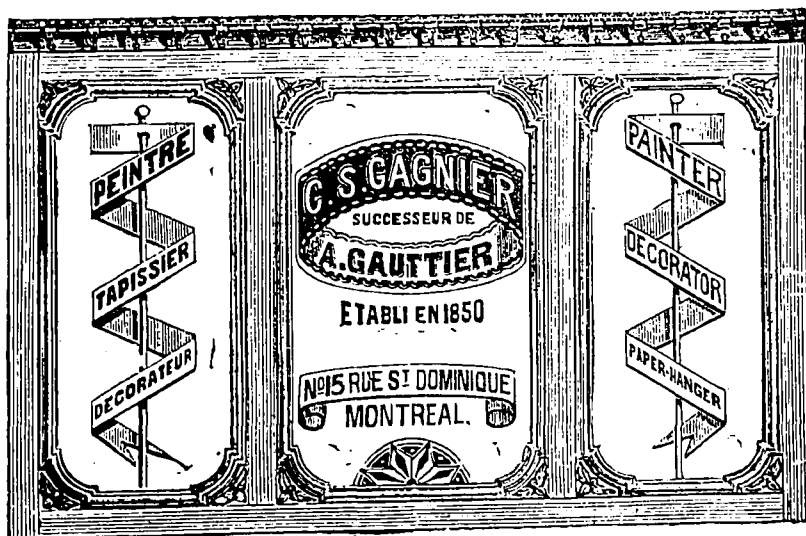
**PEACHY CIGAR**

Choicest brand in the market  
Can be had at Stall in the Bazaar

**GUY TREMELLING**

No 773, CRAIG STREET

MONTRÉAL.



ORGUES-HARMONIUMS

# "DOMINION"

FABRIQUÉS SPECIALEMENT POUR

L. E. N. PRATTE,

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES et de PIANOS "DOMINION," de Bowmanville, Ont.

pour l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue, garantis pour 5 ans, et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUAVITÉ DE SON, les meilleurs instruments de fabrique étrangère.

La supériorité des Orgues-Harmoniums "DOMINION" a été universellement reconnue par LES PLUS GRANDES DISTINCTIONS et les PREMIERS PRIX partout où ils ont été exhibés.

Plus de 100 PREMIERS PRIX dans différentes parties du monde.

OFFICIEL. 1880  
Montreal, Prov. de Quebec.

Exposition de la Puissance.

Le Comité Permanent de l'Exposition décerne ce Diplôme à La Compagnie d'Orgues DOMINION, L. E. N. PRATTE, Agent, pour le MEILLEUR Orgue (à anches) d'Eglise, pour supériorité générale du son, de l'action et de la fabrication, et pour l'imitation remarquable de l'Orgue à tuyaux.

GEORGES LECLERE, L. H. MASSIE,  
S. C. STEVENSON, Président.  
Sec. conjoints.

Philadelphie, 1876.

Médaille Internationale, et Diplôme d'Honneur.

Sydney, Australie, 1877.

PREMIER PRIX.

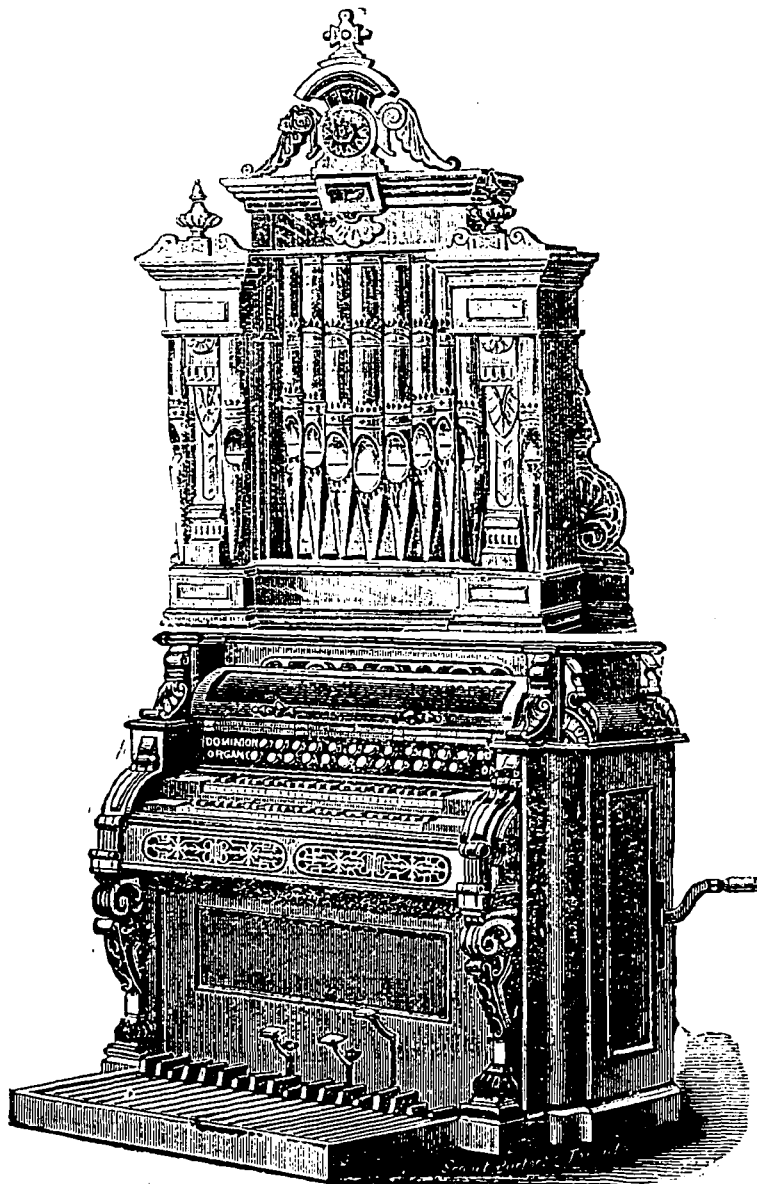
Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

Toronto, 1878.

MEDAILLE D'OR.

Anvers, Belgique 1885.

Grand Diplôme d'Honneur.



OFFICIEL. 1880  
Montreal, Prov. de Quebec.

Exposition de la Puissance.

Le Comité Permanent de l'Exposition décerne ce Diplôme à La Compagnie d'Orgues DOMINION, L. E. N. PRATTE, Agent, pour Orgue de Salon, pour suavité, pureté et richesse du son, pouvoir d'expression et variété de timbres avec excellence de construction.

GEORGES LECLERE, L. H. MASSIE,  
S. C. STEVENSON, Président.  
Sec. conjoints.

Paris, France, 1878.

Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

Londres, 1876.

PREMIER PRIX.

Hamilton, 1877.

PREMIER PRIX.

Montreal, 1880

PREMIER PRIX

Et deux Diplômes d'Honneur.

Conditions libérales.—Satisfaction garantie.—Prix aussi bas que le permet la qualité supérieure de ces instruments. Catalogues illustrés expédiés sur demande.—Un assortiment considérable toujours en magasin.

**L. E. N. PRATTE, Agent General,**  
No. 1676 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.